

L'ÉTUDE DES PROBLÈMES DES NOIRS

W. E. B. DU BOIS

En ce qui concerne le développement de la recherche sociologique, la période que nous traversons actuellement est éprouvante¹. C'est une période d'observation, d'exploration et de comparaison – labeur toujours pénible et souvent confus, sans principes bien établis et sans lignes directrices, et toujours sujet à une juste critique : en définitive, qu'a-t-on accompli ? À cette question, la seule réponse positive que des années de recherche et de spéculation ont pu apporter est la suivante : les phénomènes sociaux méritent d'être étudiés aussi attentivement et systématiquement que possible et, que cette étude finisse ou non par aboutir à un corpus de connaissances digne du nom de science, elle ne peut en tout cas manquer d'offrir au monde une masse de vérités méritant qu'on les connaisse².

Notre discipline traverse donc une période d'observation et de comparaison. Nous devons toutefois bien nous avouer que les sociologues américains occupent à cet égard une position particulière : ils sont mieux placés que la plupart pour observer la croissance et l'évolution de la société. L'ascension rapide d'une jeune contrée, les transformations sociales d'envergure, le formidable développement économique, les expériences politiques audacieuses et la rencontre de standards moraux divergents – tout cela fournit aux chercheurs américains des expérimentations cruciales concernant l'action sociale, une répétition en miniature de longs siècles [2] d'histoire mondiale et une succession rapide, et même violente, de problèmes sociaux. Voilà un domaine de choix pour le sociologue – un domaine riche, mais peu travaillé, et porteur de vastes possibilités. Les chercheurs européens envient les opportunités qui s'offrent à nous, et il faut verser à notre crédit le grand intérêt pour l'observation des phénomènes sociaux qui s'est éveillé au cours de la dernière décennie – un intérêt dont une bonne part est certes éphémère et superficielle, mais qui ouvre la voie à une variété d'efforts intellectuels et scientifiques.

Dans un domaine, cependant – et un domaine peut-être plus vaste qu'aucun autre domaine de phénomènes sociaux –, il ne semble pas que l'on ait encore suffisamment pris conscience des possibilités

ouvertes à l'enquête scientifique. Ce domaine correspond à l'ensemble des phénomènes sociaux qui découlent de la présence dans ce pays de huit millions de personnes d'ascendance africaine³.

Je me donne pour objectif dans ce texte de discuter certains des enjeux que soulève l'étude des problèmes sociaux qui affectent les Noirs américains. Je traiterai tout d'abord de la genèse historique de ces problèmes ; ensuite, de la nécessité que ces problèmes fassent à l'heure actuelle l'objet d'une étude systématique et minutieuse ; troisièmement, des résultats accumulés jusqu'à présent dans l'étude scientifique de ces problèmes ; quatrièmement, de l'échelle et de la méthode appropriées pour de futures enquêtes scientifiques ; et, enfin, des instances par lesquelles ces enquêtes pourront être le plus adéquatement réalisées.

L'ÉVOLUTION DES PROBLÈMES DES NOIRS

Un problème social survient lorsqu'un groupe social organisé échoue à réaliser les idéaux qu'il entretient en tant que groupe, en raison de son incapacité à adapter la ligne d'action qu'il poursuit aux conditions de vie effectives de ses membres. Par exemple, si une part de la population d'un État fondé sur le suffrage universel masculin souffre d'une ignorance telle qu'elle s'en trouve incapable de voter intelligemment, cette ignorance devient un inquiétant problème social. De même, puisque le développement économique et social d'une communauté n'est possible que si la plupart de ses membres acceptent de se conformer aux règles sociales qui caractérisent l'ordre, la criminalité et le mépris des lois constituent un problème social. [3] La prostitution devient un problème social lorsque les exigences d'une vie intime faste entrent en conflit avec les coutumes du mariage.

Ainsi, un problème social découle toujours du rapport entre conditions et actions. Et comme conditions et actions diffèrent et se transforment d'un groupe à l'autre, d'une période à l'autre et d'un lieu à l'autre, les problèmes sociaux changent, se développent et croissent.

Par conséquent, bien que nous parlions habituellement du problème des Noirs comme s'il s'agissait d'une question unique et immuable, les chercheurs doivent reconnaître que ce problème, comme d'autres, a eu un long cheminement historique, qu'il s'est transformé avec la croissance et l'évolution de la nation américaine. Ils doivent également reconnaître qu'il ne s'agit pas d'un problème unique, mais plutôt d'un enchevêtrement de problèmes sociaux, certains nouveaux et d'autres anciens, certains simples et d'autres complexes ; et si ces problèmes présentent une unité, c'est seulement que tous concernent ces Africains qu'ont conduits en Amérique deux siècles de commerce d'esclaves.

Dans la dernière partie du XVII^e siècle et tout au début du XVIII^e siècle, le besoin économique crucial et dévorant de l'Amérique tenait à la constitution d'une main-d'œuvre propice à accroître les richesses du pays. Dans les Antilles, on avait répondu à ce problème en réduisant les populations autochtones et les Noirs en esclavage. Dans les colonies du continent, on y répondit par l'acheminement de Noirs et d'engagés (*indentured servants*)⁴. La question du statut juridique de ces esclaves et de ces engagés se posa immédiatement ; et, du Massachusetts à la Géorgie, des dizaines de lois furent adoptées « en vue de la régulation appropriée des esclaves et des engagés ». Ces lois visaient d'abord à résoudre des problèmes relatifs au travail, et non à la race ou à la couleur de peau. Dans ces efforts pour encadrer juridiquement le travail, on commença cependant bien vite à distinguer les problèmes qui concernaient les esclaves pour leur vie entière de ceux qui concernaient les engagés pour des périodes limitées. Cette distinction s'opéra du fait de deux ensembles de circonstances : d'une part, le système de l'esclavage était supérieur sur le plan économique ; d'autre part, les esclaves ne partageaient ni la race, ni la langue, ni la religion des engagés et de leurs maîtres. Parce qu'une si grande distance séparait ces classes de travailleurs, une différence de statut juridique et social émergea [4] tout naturellement entre elles. Les lois coloniales cessèrent bientôt de réunir au sein d'un même chapitre les règles applicables aux esclaves et aux engagés, et des décrets furent promulgués

concernant les engagés d'une part et concernant les esclaves noirs d'autre part.

Au fur et à mesure que le travail des esclaves augmentait en valeur et en efficacité dans les conditions particulières de la vie coloniale, l'acheminement d'Africains augmenta tandis que le recrutement d'engagés diminuait. Cela donna lieu à de nouveaux problèmes sociaux : on voulait protéger une civilisation encore frêle contre un déferlement de barbarie et d'impiété. Entre 1750 et 1800, des lois de plus en plus nombreuses s'agrégèrent en un code spécialement et systématiquement consacré à l'esclavage, fondé sur un principe de castes sociales. Mais, alors même que ce code de l'esclavage se développait, de nouvelles conditions sociales transformaient la nature des problèmes en jeu. Les lois avaient jusqu'alors été conçues pour s'appliquer à une classe caractérisée par sa condition plus que par sa race ou sa couleur de peau. Divers développements conduirent à un clair début de vie de groupe parmi les Noirs : une population de Noirs anglophones nés sur le sol américain et membres d'Églises chrétiennes se constitua ; un certain nombre de métis naquirent de relations illicites ainsi que d'un nombre considérable de mariages entre esclaves et engagés ; une nouvelle classe de Noirs libres fut créée par l'émancipation et la naissance de fils noirs de femmes blanches. Les Noirs tentèrent de manière répétée d'organiser l'insurrection ; ils s'enfuirent en masse, notamment pour s'exiler en Floride⁵ ; et une classe de propriétaires fonciers et d'électeurs noirs vit le jour. Ces mouvements sociaux mirent les colons en présence de problèmes nouveaux et graves. Ils cherchèrent dans un premier temps à régler ces problèmes par d'étranges moyens : ils dénièrent aux Noirs le rite du baptême ; ils établirent légalement la présomption selon laquelle tous les Noirs et mulâtres pouvaient être considérés comme des esclaves, et transformèrent finalement le code de l'esclavage en Code noir, substituant ainsi à une caste de condition une caste de race ; ils proscrivirent brutalement les rapports sexuels entre races, légaux jusque-là ; et ils cherchèrent à prévenir de nouvelles complications en restreignant, et même en interrompant le commerce des esclaves. [5]

Du fait de cette action concertée et menée avec acharnement, les problèmes des Noirs changèrent à nouveau de nature. Ces problèmes n'en devinrent cependant pas moins graves. L'impossibilité pour les Noirs de s'extraire de leur servitude pour accéder à la liberté politique transforma les difficultés qu'ils subissaient en tant que groupe en problèmes individuels et domestiques. Les Noirs qui œuvraient dans des plantations isolées ou au sein des foyers devinrent des membres à part entière des familles pour lesquelles ils travaillaient, parlant leur langue, se recueillant dans leurs églises, acquérant leurs traditions, portant leur nom et partageant parfois leur sang ; les esclaves les plus capables trouvaient une grande liberté dans ces rapports intimes de nature familiale, et ils en jouissaient ; ils perdirent une bonne part des traditions issues de la terre de leurs ancêtres, et les valeurs qui leur venaient de celle-ci se mêlèrent à celles de leur nouveau pays. Certains commencèrent à considérer que cette évolution menaçait physiquement, économiquement et moralement l'Amérique – et ils furent très occupés à se demander comment assurer le futur des Blancs et des Noirs sans avilir les premiers ou les mêler aux seconds. Pour trouver une solution à ces difficultés, on se livra à une tentative généralisée de chasser les Noirs des familles blanches comme ils avaient été auparavant chassés de l'État, en engageant un prétendu processus d'émancipation qui ne les rendit pas même à moitié libres, eux et leurs descendants masculins. L'idée sous-jacente, mal définie, était de poursuivre l'entreprise coloniale à partir de l'étrange genre de serfs ainsi créé. Cette politique fut menée à bien jusqu'à ce que l'esclavage ait été aboli sur la moitié des terres américaines et jusqu'à ce qu'un sixième des Noirs fussent des hommes quasi-libres.

Au moment où la nation était sur le point de se rendre compte de la futilité de la colonisation, l'un de ces étranges et imprévisibles mouvements mondiaux commença à se faire sentir dans tous les États civilisés – un mouvement si vaste que nous le désignons en parlant de la révolution économique du XIX^e siècle. Une demande mondiale de produits agricoles particulièrement adaptés aux conditions du Sud substitua en Europe l'usine à l'externalisation domestique, et en

Amérique la grande plantation esclavagiste à l'exploitation familiale patriarcale. L'esclavage devint un système industriel et non plus une école de formation au servage. Les Codes noirs subirent une transformation soudaine qui rendit plus pénible encore le sort des esclaves, [6] en facilita le commerce, coupa court à la poursuite de l'émancipation et rendit insupportable la condition des Noirs libres. La question de la race et de la couleur de peau en Amérique prit une importance nouvelle et particulière en se logeant ainsi au fondement de certaines des plus grandes industries du monde.

Mais la transformation des conditions industrielles n'affecta pas uniquement les demandes d'un marché désormais mondial. Elle augmenta à tel point la production qu'un système de travail qui rencontrait en 1750 un éclatant succès devint bientôt, dans les conditions modifiées de 1850, non seulement une monstruosité économique, mais aussi une menace politique. La crise survint si rapidement que toute l'évolution de la nation américaine en fut arrêtée, et la résolution de nos problèmes sociaux dût être laissée à la fruste méthode de la force brute.

En ce qui concerne la race noire, la guerre de Sécession nous a simplement laissés face au même genre de problèmes de condition sociale et de caste que ceux auxquels la nation commençait à être confrontée il y a un siècle. Ce sont ces problèmes que nous affrontons aujourd'hui de manière assez inefficace – pour ne pas dire avec négligence –, oubliant qu'il s'agit de questions sociales bien vivantes, qu'elles vont croissant, et que leur progéniture survivra pour maudire la nation à moins que nous ne nous y attaquions virilement et avec intelligence.

LES PROBLÈMES ACTUELS DES NOIRS

Tels sont quelques-uns des changements de conditions et de mouvements sociaux qui, depuis 1619, ont transformé et élargi les problèmes sociaux regroupés autour des Noirs américains. Dans ce déploiement de questions successives autour d'un même centre, il n'y a rien de spécifique à l'histoire américaine. Que l'on considère

n'importe quelle condition ou n'importe quel fait fixes, qu'il s'agisse du Nil ou des Alpes, d'une race étrangère ou d'une idée nationale ; les problèmes de société se regrouperont autour de l'objet considéré à chaque étape de son évolution. Toute croissance sociale implique une succession de problèmes sociaux – ils constituent cette croissance, ils marquent cet ajustement laborieux et souvent déroutant de l'action et des conditions qui est l'essence même du progrès –, et si une circonstance ou un [7] fait particuliers peuvent servir dans un pays donné de point de ralliement à de nombreux enjeux d'ajustement intriqués, l'absence de cette circonstance ou de ce fait spécifique n'entraînerait pas celle de tout problème social. Les questions associées au travail, à la caste, à l'ignorance et à la race ne pouvaient manquer de se poser en Amérique ; elles furent simplement compliquées, ici, intensifiées, là, par la présence des Noirs.

Après ce bref résumé des diverses phases qu'ils ont traversées, examinons un peu plus attentivement la forme sous laquelle les problèmes des Noirs se présentent aujourd'hui, après 275 ans d'évolution. Leur existence se manifeste avec éclat dans le fait que huit millions d'Américains forment une masse clairement ségrégée, qu'ils ne participent pas pleinement à la vie nationale du peuple américain, et ne font donc pas partie intégrante du corps social. Les différents plans sur lesquels ils ne trouvent pas à être intégrés à cette vie de groupe constituent les problèmes particuliers des Noirs, qui peuvent être divisés en deux ensembles distincts mais corrélés, en fonction de deux faits :

(1) Les Noirs ne participent pas pleinement à la vie nationale parce qu'ils n'ont, dans l'ensemble, pas atteint un niveau de culture suffisamment élevé.

(2) Les Noirs ne participent pas pleinement à la vie nationale parce qu'il a toujours existé en Amérique une conviction – d'intensité variable, mais toujours très répandue – que les personnes de sang noir ne devaient pas être admises dans la vie collective de la nation, quelle que soit leur condition.

Si l'on considère les problèmes découlant du retard de développement des Noirs en tant que groupe, on peut dire que la plupart des membres de cette race n'atteignent pas les normes sociales de la nation en ce qui concerne :

- (a) la condition économique;
- (b) la formation intellectuelle;
- (c) l'efficience sociale.

Même soutenus par l'intervention d'une législation spécifique et d'aides organisées, les affranchis commencent toujours leur vie lestés d'un désavantage économique que des générations, voire des siècles, ne peuvent surmonter. [8]

De même, de toutes les populations importantes qui forment notre nation, les Noirs sont de loin les plus ignorants. Près de la moitié des membres de cette race sont absolument analphabètes ; parmi ceux qui composent l'autre moitié, seule une minorité a reçu une formation scolaire complète, et un petit nombre seulement a reçu une éducation libérale. Mais la lacune majeure des Noirs tient à leur faible connaissance de l'art de la vie sociale organisée – cette ultime expression de la culture humaine. Leur progression dans la vie de groupe a été brusquement interrompue par la survenue des navires négriers. Elle a été détournée de son cours normal et drastiquement réduite par les Codes noirs, avant d'être brutalement remise en branle par la Proclamation d'émancipation. Les Noirs font donc preuve d'une faiblesse particulière sur le plan de cette subtile adaptation de la vie individuelle à la vie du groupe qui est l'essence même de la civilisation. Cela se manifeste dans les formes les plus répugnantes de l'immoralité sexuelle, de la maladie et du crime, ainsi que dans la difficulté d'organiser la race en vue de fins communes sur le plan économique ou intellectuel.

Pour ces raisons, les Noirs seraient à la traîne dans n'importe quelle nation moderne moyenne. Et ils se trouvent singulièrement handicapés au sein d'une nation qui excelle par son extraordinaire développement économique, par l'intelligence moyenne de sa population, et

par l'audace de ses expérimentations en ce qui concerne la vie sociale organisée.

Ces problèmes de pauvreté, d'ignorance et de délabrement social diffèrent de problèmes similaires dans le monde entier par un aspect important : ils sont complexifiés par leur inscription dans un environnement particulier. C'est là qu'intervient la seconde classe de problèmes évoquée plus haut, qui découlent comme on l'a dit de la conviction largement répandue parmi les Américains qu'aucune personne d'ascendance noire ne devrait devenir un membre constitutif du corps social. Ce sentiment donne lieu à des problèmes économiques, à des problèmes d'éducation, et à de subtiles questions de moralité sociale. Il implique qu'il est plus difficile pour les hommes noirs de gagner leur vie ou de dépenser leurs gains comme ils l'entendent. Il cantonne les Noirs à de moins bonnes institutions scolaires et limite leurs contacts avec les classes cultivées. Et dans le pays entier, il donne lieu et offre une excuse au mécontentement, au mépris des lois, à la paresse et à l'injustice. [9]

LA NÉCESSITÉ D'ÉTUDIER SOIGNEUSEMENT CES PROBLÈMES

Tels sont, en résumé, les éléments constitutifs des problèmes actuels des Noirs. Mais il n'est guère utile de nommer les éléments d'un problème si l'on n'est pas également capable d'indiquer avec précision dans quelle mesure chaque élément intervient dans le résultat final. Par exemple, les difficultés actuelles découlent-elles plus largement de l'état de culture des Noirs que des préjugés raciaux, ou *vice versa*? Nous ne le savons pas, et c'est là que toute discussion intelligente sur les Noirs américains s'interrompt. Il y a près de cent ans, Thomas Jefferson se plaignait que la nation américaine n'ait jamais entrepris d'étudier la condition réelle des esclaves et que, par conséquent, toute conclusion générale à leur sujet soit extrêmement hasardeuse. Nous vivons à une autre époque, mais pouvons difficilement prétendre avoir fait des progrès effectifs dans cette étude. Pourtant, ces

problèmes sont si vastes et intriqués ; ils exigent des recherches approfondies et les analyses d'experts ; ils concernent des questions touchant aux fondements mêmes de la république et du progrès humain ; et ils s'aggravent et s'accroissent d'année en année. Ils devraient dès lors inciter la nation à mesurer, à retracer et à comprendre aussi bien que possible les éléments sous-jacents à ce cas d'évolution humaine.

Au moment d'étudier les problèmes des Noirs, nous devrions en premier lieu chercher à isoler les problèmes différents et distincts qui affectent cette race. Rien ne s'oppose aussi stérilement à toute discussion intelligente de la position des Noirs que l'incapacité répétée à faire la distinction entre les différents enjeux qui les concernent. Si un Noir discute de la question, il aura tendance à parler simplement du problème des préjugés raciaux ; si un Blanc du Sud écrit sur le sujet, il aura tendance à parler des problèmes relatifs à l'ignorance, au crime et au délabrement social parmi les Noirs. Pourtant, chacun nommera le problème qu'il évoque *le problème noir*, laissant dans l'ombre la question véritablement cruciale – celle de l'importance relative des nombreux problèmes en cause. Avant de pouvoir commencer à étudier intelligemment les Noirs, nous [10] devons nous rendre compte que non seulement les Noirs sont affectés à leur stade de développement par toutes les forces sociales variables qui agissent sur n'importe quelle nation, mais qu'ils subissent en plus de ces forces la puissante réaction d'un environnement social particulier et inhabituel. Cette réaction affecte dans une certaine mesure toutes les autres forces sociales en jeu.

En second lieu, nous devrions chercher à connaître et à mesurer soigneusement toutes les forces et les conditions qui entrent dans la composition de ces différents problèmes, à retracer le développement historique de ces conditions et à découvrir, dans la mesure du possible, la tendance que suivra probablement leur développement futur. Il s'agit là, sans nul doute, d'un travail difficile, et l'on objectera avec raison que les méthodes de recherche sociologique à notre disposition ne sauraient nous permettre d'établir tous ces faits de façon complète

et précise. À cette objection, la réponse est toute trouvée : si difficile qu'il soit de tout savoir sur les Noirs, il est certain que nous pouvons en savoir beaucoup plus que nous n'en savons pour le moment, et que nous pouvons organiser ces connaissances sous une forme plus systématique et plus intelligible. Dans l'état actuel des choses, nos opinions sur les Noirs relèvent plus de la foi que de la connaissance. Tous les écoliers sont prêts à discuter de la question, et il n'y a que peu d'hommes qui n'entretiennent pas à cet égard de convictions bien arrêtées. Une telle situation est dangereuse. Chaque fois qu'une nation laisse l'impulsion, le caprice ou la conjecture hâtive usurper la place d'une action consciente, normative et intelligente, elle court un grave danger. L'unique fin de toute société est de résoudre ses problèmes conformément à ses idéaux les plus élevés, et la seule méthode rationnelle pour y parvenir est d'étudier ces problèmes à la lumière des meilleures recherches scientifiques.

Enfin, les Noirs américains méritent d'être étudiés dans le but de faire progresser la cause de la science en général. Jamais une telle occasion d'observer et d'apprécier l'histoire et le développement d'une grande race d'hommes ne s'est présentée aux chercheurs d'une nation moderne. S'ils manquent cette occasion – s'ils accomplissent ce travail de manière négligente et non systématique –, s'ils trafiquent la vérité pour satisfaire aux caprices du jour, [11] les chercheurs ne font pas que nuire à la réputation du peuple américain. Ils nuisent à la cause de la vérité scientifique dans le monde entier, ils limitent volontairement la connaissance humaine d'un univers dont nous sommes déjà suffisamment ignorants, et ils dégradent cette noble visée qu'est la recherche de la vérité à une époque où ils sont de plus en plus contraints d'en rappeler le caractère sacré.

LE TRAVAIL DÉJÀ ACCOMPLI

On pourra répliquer qu'il n'est pas tout à fait exact d'affirmer que peu de tentatives ont été faites pour étudier ces problèmes ou pour mettre la nation américaine en possession d'un corpus de connaissances

vraies les concernant, à partir desquelles elle pourrait agir intelligemment. Je n'ai nullement l'intention de dénigrer d'une quelconque manière le travail déjà accompli sur ces questions par les chercheurs ; beaucoup d'efforts précieux ont sans nul doute été déployés dans ce domaine. Il me semble cependant qu'un examen attentif de la situation ne pourra que souligner le fait suivant : le travail accompli pâlit en comparaison du travail qui reste à faire⁶.

En outre, les études réalisées jusqu'à présent peuvent, dans leur ensemble, être critiquées à juste titre sur trois points : (1) elles ne se sont pas [12] appuyées sur une connaissance approfondie des détails pertinents ; (2) elles n'ont pas été systématiques ; (3) elles ont manqué de sens critique.

Il n'est que peu de domaines où les historiens se sont plus volontiers cantonnés à répéter indéfiniment des croyances établies et des faits non étudiés. On nous dit encore avec gravité que la traite des esclaves a cessé en 1808, que l'on n'a connu presque aucune insurrection d'esclaves du fait de la docilité des Africains, et que les Noirs n'ont développé dans ce pays aucune vie de groupe consciente d'elle-même avant 1860. Dans un effort hâtif pour couvrir un vaste sujet dont les détails n'étaient pas connus, nombre de travaux superficiels ont été réalisés – comme celui, par exemple, d'un reporter qui a passé « les rares moments de loisir octroyés par une intense activité journalistique » dans le district de Columbia pendant « près de dix-huit mois », et qui a immédiatement publié une étude concernant les 80 000 Noirs du district, avec des observations sur leurs institutions et sur leur développement⁷.

Encore une fois, le travail effectué a été lamentable dans son absence de systématicité et dans son caractère fragmentaire. Le travail scientifique doit certes être subdivisé, mais les conclusions qui concernent l'ensemble d'un sujet doivent être fondées sur une étude d'ensemble. On ne peut étudier les Noirs libres et tirer des conclusions générales sur leur destinée sans connaître leur histoire en tant

qu'esclaves. Qui plus est, tout vaste ensemble de problèmes ayant un centre commun doit être étudié selon un plan général, si l'on veut comparer les travaux des différents chercheurs ou contribuer à l'élaboration d'un corpus unifié de connaissances. Un tel plan, une fois sa mise en œuvre entamée, doit être mené à bien – et non pas stoppé dans sa course comme celui de nos recensements erratiques qui, après nous avoir permis de suivre l'évolution de la taille des fermes dans le Sud durant trois décennies, nous laissent brusquement dans l'incertitude au sujet de la relation entre fermes et familles agricoles. Ceux qui étudient les Codes noirs ne devraient pas s'arrêter soudainement à 1863, de même que les voyageurs et observateurs – dont les témoignages seraient d'une grande valeur s'ils étaient organisés de manière systématique et se donnaient des limites raisonnables dans le temps et l'espace – ne doivent pas s'égarer sans plan ou but précis et attenter ainsi à la valeur de leur travail dans son ensemble.

Mais le plus regrettable est qu'une si grande part des travaux consacrés à la question noire soient notoirement [13] dépourvus de sens critique : dépourvus de sens critique en raison d'un manque de discernement dans la sélection et l'évaluation des sources disponibles ; dépourvus de sens critique au moment de choisir le point de vue approprié pour étudier ces problèmes ; et, enfin, dépourvus de sens critique en raison des biais évidents dans l'esprit de tant d'auteurs. Le profane qui ne prétend pas disposer d'une connaissance de première main sur le sujet et qui veut s'informer auprès des chercheurs est aujourd'hui terriblement dérouté par des preuves absolument contradictoires, ce que l'on peut illustrer de la manière suivante. Un chercheur déclare que les Noirs progressent en connaissances et en capacités ; qu'ils travaillent, fondent des foyers et se lancent dans les affaires, et que le problème des Noirs appartiendra bientôt au passé. Un autre chercheur, tout aussi érudit, déclare que les Noirs s'avilissent, qu'ils sombrent dans le crime et l'immoralité sociale, qu'ils ne profitent guère de l'éducation qu'ils reçoivent, restant toujours pour l'essentiel des laquais serviles, et que le problème des Noirs sera bientôt résolu parce que ceux-ci sont destinés à disparaître complètement d'ici

peu. De telles conclusions contradictoires et bien d'autres découlent de l'emploi acritique des matériaux disponibles. Un chercheur visitant une grande école noire du Sud est saisi par la vivacité de la jeunesse qu'il y trouve ; il étudie le travail des diplômés ; il s'imprègne des espoirs des enseignants ; et il déduit immédiatement de la situation de quelques centaines de personnes la condition générale d'une population deux fois supérieure à celle des Pays-Bas. Un diplômé d'université voit les taudis d'une ville du Sud ; il observe la main-d'œuvre des plantations ; il a une certaine expérience des domestiques noirs ; et, s'appuyant sur ce qu'il a découvert de paresse, de crime et de maladie, il tire des conclusions à propos d'une population de huit millions de personnes s'étalant du Maine au Texas et de la Floride à Washington. Nous jugeons sans cesse le tout d'après la partie qui nous est familière. Nous supposons sans cesse que le matériel que nous avons sous la main est typique du reste. Nous accueillons avec révérence une colonne de chiffres sans nous demander qui les a recueillis, comment ils ont été organisés, dans quelle mesure ils sont valides, et quelles sont les chances qu'ils contiennent des erreurs. Nous accueillons les témoignages qui nous sont communiqués sans nous demander si les témoins concernés ont reçu une formation ou sont ignorants, prudents ou négligents, honnêtes ou enclins à l'exagération et, surtout, s'ils restituent des faits ou formulent des opinions. Il est si facile pour un [14] homme qui a déjà tiré ses propres conclusions de valider n'importe quel témoignage qui joue en sa faveur sans le peser et le tester soigneusement – si facile que l'on trouve parfois dans des travaux scientifiques sérieux des preuves très curieuses de généralisation indue. Pour citer un cas extrême, dans une étude récemment publiée sur les Noirs américains, une partie de l'argumentation concernant la condition physique des millions de personnes en question prétend tirer son autorité de mesures effectuées sur quinze garçons noirs dans une maison de redressement de New York⁸.

L'habitude fort répandue d'étudier les Noirs d'un seul point de vue, celui de leur influence sur les Blancs, est également responsable d'une bonne part de cette absence de sens critique. Les esclaves sont

généralement traités comme une masse inerte et immuable, et la plupart des recherches sur l'esclavage ne conçoivent apparemment pas qu'une évolution et un développement sur le plan social ont pris place parmi eux. On restitue le code des esclaves dont s'est muni un État ; on étudie la progression des positions anti-esclavagistes, ainsi que les résultats économiques du système esclavagiste et les influences générales qui se sont exercées sur les maîtres, mais on n'entend pas parler des esclaves eux-mêmes, de leur vie de groupe et de leurs institutions sociales, des traces restantes de leur vie tribale africaine, de leurs distractions, de leur conversion au christianisme, de leur apprentissage de la langue anglaise – en bref, de l'ensemble de leurs réactions face à leur environnement. De tout cela, on ne nous dit rien ou presque, comme si l'on espérait nous faire croire que les Noirs ont surgi d'entre les morts en 1863. Pourtant, dans les lois et coutumes, dans les traditions et conditions sociales présentes, tout témoigne du fait que les Noirs avaient au moment de l'émancipation traversé une évolution sociale qui les avait menés bien loin de leurs sauvages ancêtres.

Cependant, la cause la plus funeste de l'absence de sens critique dans l'étude des Noirs tient aux biais manifestes et profonds des auteurs. Les Américains naissent bien souvent avec des convictions profondes et farouches sur la question noire et, lorsque ce n'est pas le cas, il est fréquent qu'ils en soient malgré tout imprégnés par l'environnement dans lequel ils évoluent. Lorsque de tels hommes en viennent à écrire sur le sujet, sans formation technique, sans largeur de vue et, parfois, sans un sens profond du caractère sacré de la vérité scientifique, leur témoignage, aussi intéressant soit-il [15] en tant qu'opinion, ne peut qu'être dénué de valeur sur le plan scientifique. Ainsi, trop souvent, les déclarations des Noirs et de leurs alliés doivent être rejetées par les tribunaux en raison des préjugés manifestes des auteurs concernés ; mais, d'un autre côté, les déclarations opposées de nombreux autres auteurs – dans le Nord, mais surtout dans le Sud – doivent être reçues avec une réserve similaire en raison de leur trop évidente partialité.

Ces faits rendent le cheminement des chercheurs américains comme des observateurs étrangers particulièrement difficile. Les opinions des étrangers, à moins qu'ils ne soient exceptionnellement perspicaces, dépendront en grande partie de leurs lettres d'introduction ; les opinions des chercheurs locaux seront pour leur part fonction de leur lieu de naissance et de leur filiation. Les uns comme les autres sont susceptibles de ne pas reconnaître l'ampleur et l'importance des problèmes des Noirs, et de succomber à la tentation vulgaire de tirer de leur moindre contribution à l'étude de ces problèmes certaines conclusions générales au sujet de l'origine du peuple noir et à son destin sur la Terre comme au ciel. C'est ainsi que nous disposons d'une infinité de jugements péremptoires sur les Noirs américains provenant d'hommes influents et érudits, quand bien même tout chercheur sérieux sait qu'il n'existe pas aujourd'hui de données suffisantes et dignes de foi sur lesquelles un scientifique pourrait s'appuyer pour tirer des conclusions définitives sur la condition actuelle et le développement probable des huit millions de Noirs américains ; et que toute personne ou publication prétendant offrir de telles conclusions émet tout simplement des déclarations qui outrepassent les faits raisonnablement prouvés.

UN PROGRAMME POUR DES RECHERCHES FUTURES

Si l'on admet l'importance profonde des problèmes des Noirs, la nécessité de les étudier, et les déficiences dont souffre le travail réalisé jusqu'à présent, il semblerait qu'un devoir évident incombe au peuple américain, dans l'intérêt de la connaissance scientifique et de la réforme sociale : celui d'entreprendre une étude générale et systématique de l'histoire et de la condition des Noirs américains. L'étendue et la méthode d'une telle étude, cependant, doivent au préalable être généralement acceptées dans leurs grandes [16] lignes, non pour entraver la liberté des chercheurs individuels, mais pour systématiser et unifier leurs efforts de manière à couvrir le vaste champ d'investigation correspondant.

La portée de toute étude sociale est en premier lieu limitée par l'attitude générale de l'opinion publique envers la vérité et la recherche de la vérité. Si, face à un problème social donné et pour quelque raison que ce soit, l'opinion s'oppose de manière persistante à ce que la vérité soit découverte, il est évident que ce problème ne peut être étudié. Il ne fait aucun doute que le caractère insatisfaisant d'une bonne part du travail déjà accompli en ce qui concerne les Noirs est dû à cette cause ; les sentiments intenses qui ont précédé et suivi la Guerre civile ont rendu presque impossible un travail de recherche calme et nuancé. Aujourd'hui encore, il y a certains aspects de la question que nous ne pouvons espérer être autorisés à étudier de façon impartiale et approfondie, et ces aspects sont naturellement ceux qui sont les plus importants dans l'esprit de l'opinion. Par exemple, au vu de l'état d'esprit actuel du public, qui rend presque impossible l'étude des faits et des conditions réelles en présence, il est extrêmement douteux qu'une étude satisfaisante des crimes commis par les Noirs et des lynchages perpétrés à leur encontre puisse être entreprise avant une génération ou plus. D'un autre côté, l'opinion publique est devenue suffisamment libérale au cours de la dernière décennie pour ouvrir un large champ d'investigation aux chercheurs, et on a là une occasion de réaliser un travail efficace.

Le droit de s'avancer sur ce terrain sans être dérangé ou entravé dépendra largement de l'attitude des scientifiques eux-mêmes. Les chercheurs doivent veiller à insister sur le fait que la science en tant que telle – qu'il s'agisse de physique, de chimie, de psychologie ou de sociologie – n'a qu'un objectif simple : la découverte de la vérité. Ses résultats s'offrent à l'usage de tous – marchands, médecins, hommes de lettres et philanthropes. Mais l'objectif de la science elle-même est simplement la vérité. Toute tentative de lui donner un double but, de faire de la réforme sociale sa visée première plutôt que sa visée seconde au regard de la recherche de la vérité, tendra inévitablement à la faire échouer sur les deux plans. L'alliance fréquente de la recherche sociologique avec diverses panacées supposées et projets spécifiques de réforme a [17] eu pour résultat de lier étroitement, dans l'esprit

populaire, l'investigation sociale à bon nombre de suppositions sans fondement et de balivernes. Il sera difficile, dans un premier temps, d'amener les populations du Sud, noires et blanches, à concevoir une étude sérieuse et minutieuse des problèmes des Noirs qui ne cache pas un projet d'amalgamation raciale, de déportation en Afrique, ou une machination politique. Les nouvelles études consacrées aux Noirs américains doivent éviter dès le début de susciter ce genre de mécompréhensions, en insistant sur le fait que les recherches historiques et statistiques n'ont qu'un seul objectif: l'établissement des faits concernant les forces et conditions sociales s'appliquant à un huitième des habitants du pays. Ce n'est qu'en adhérant avec cette stricte rigueur à la finalité véritable de leur activité que les chercheurs pourront offrir aux hommes d'État et aux philanthropes de tous bords un corpus fiable de connaissances vraies susceptible de guider leurs efforts vers le plus grand et le plus large succès possible.

Ensuite, la recherche consacrée aux Noirs, comme à tout autre sujet, doit partir de certains postulats généralement admis. Nous devons admettre, par exemple, que le champ d'investigation est vaste et hétérogène – que ce qui est vrai des Noirs dans le Massachusetts ne l'est pas nécessairement des Noirs en Louisiane; que ce qui était vrai des Noirs en 1850 ne l'était pas nécessairement en 1750; et que les problèmes sociaux distincts qui affectent les Noirs sont nombreux. Enfin, si nous voulons rallier à cette base commune d'enquête scientifique les activistes et militants de tous bords, nous devons admettre explicitement ce que tous postulent implicitement, à savoir que les Noirs appartiennent à la race humaine, que l'histoire et l'expérience ont montré qu'ils sont, dans une certaine mesure, capables d'amélioration et de culture, et donc qu'ils ont le droit de voir leurs intérêts pris en compte en fonction de leur nombre dans toutes les résolutions relatives au bien commun.

À ces considérations préliminaires, il est sans doute pertinent d'ajouter que la recherche consacrée aux Noirs se divise naturellement en deux catégories qui, bien que difficiles à séparer dans la

pratique, doivent rester distinctes pour des raisons de clarté logique. Ce sont (a) [18] l'étude des Noirs en tant que groupe social, et (b) l'étude de leur environnement social particulier.

L'étude des Noirs en tant que groupe social peut être subdivisée, pour des raisons de commodité, en quatre parties. Celles-ci ne sont pas exactement d'ordre logique, mais semblent les plus adéquates sur le plan pratique. Les voici :

1. L'étude historique;
2. L'enquête statistique;
3. La mesure anthropologique;
4. L'interprétation sociologique.

Les matériaux dont la recherche historique est susceptible de se saisir sont riches et abondants. Il y a les lois et les annales coloniales; les archives partiellement accessibles du Royaume-Uni, de la France et de l'Espagne; les collections des sociétés historiques; un grand nombre de rapports et de documents issus de l'exécutif et du Congrès; les documents juridiques, rapports et publications gouvernementaux; les rapports d'institutions et des sociétés diverses; les récits et avis personnels d'observateurs variés; et la presse périodique sur près de trois siècles. En s'appuyant sur ces sources, on pourra rassembler de nombreuses informations nouvelles sur le développement économique et social des Noirs; sur l'essor et le déclin du commerce des esclaves; sur le caractère, la répartition et l'état de la culture des Africains; sur l'évolution des codes de l'esclavage en tant qu'expressions de la vie du Sud; sur l'émergence de manifestations particulières de l'histoire sociale des Noirs, telles que l'Église noire; sur les aspects économiques de la vie dans les plantations; sur la jouissance de la propriété privée chez les esclaves et sur l'histoire de cette classe bien souvent oubliée que formaient les Noirs libres. De telles recherches historiques doivent s'appliquer à des espaces et périodes délimités en fonction de la nature du sujet, de l'histoire des différentes colonies et des différents groupes suivis et comparés, des diverses phases de dévelop-

pement spécifiquement étudiées, et d'une analyse du sujet dans son ensemble à partir de diverses perspectives.

La collecte de statistiques devrait être poursuivie avec plus de soin et d'exhaustivité qu'auparavant. Ce n'est pas à notre honneur, en tant que grande nation moderne, qu'autant de doutes légitimes pèsent sur notre connaissance actuelle de questions simples telles que le [19] nombre, l'âge, le sexe et l'état civil de notre population noire. Les enquêtes statistiques générales devraient éviter de chercher à répertorier des conditions sociales plus complexes que celles qui viennent d'être indiquées. Le statut social concret des Noirs ne peut être déterminé que par des études intensives menées par des enquêteurs compétents dans des régions bien délimitées et selon un plan général unitaire. Les recherches statistiques visant des groupes spécifiques tendent à être plus précises et plus faciles à réaliser que les recensements généraux, et à réunir des agents plus compétents et plus responsables. Dans un domaine aussi complexe, les moyennes générales peuvent provoquer de dangereuses confusions. De telles enquêtes devraient chercher à déterminer, par les méthodes de mesure sociale les mieux admises, la taille et la condition des familles, les métiers et les salaires, l'illettrisme des adultes et l'éducation des enfants, le niveau de vie, la nature des habitations, les biens possédés et les loyers payés, et l'état de la vie collective organisée. Le territoire couvert par ces enquêtes devrait être étendu jusqu'à ce qu'elles recensent la vie de groupe typique des Noirs dans toutes les parties du pays. Elles devraient aussi être répétées périodiquement dans les mêmes localités et avec les mêmes méthodes, de sorte à mesurer le développement social des populations considérées.

La troisième subdivision évoquée plus haut est la mesure anthropologique, et elle comprend une étude scientifique du corps des Noirs. La particularité la plus évidente des Noirs – particularité qui constitue un élément important dans nombre des problèmes qui les affectent – tient à leur manque de ressemblance physique vis-à-vis des peuples avec lesquels ils ont été mis en contact. Cette différence est si frappante

qu'elle est à la base d'une multitude de théories, de suppositions et de suggestions profondément établies, alors qu'elles reposent pourtant sur des appuis scientifiques éminemment fragiles. Il est certain qu'il existe des différences entre les races blanche et noire, mais personne ne sait avec un tant soit peu de précision quelles sont ces différences. Pourtant, l'Amérique nous fournit l'occasion la plus remarquable jamais offerte d'étudier ces différences, de noter les influences du climat et du milieu physique, et [20] surtout d'étudier l'effet de l'amalgamation de deux des races les plus diverses du monde – un autre sujet qui gît sous un voile d'ignorance.

La quatrième subdivision des recherches que nous envisageons concernant l'étude des Noirs en tant que groupe social est l'interprétation sociologique. Elle devrait comprendre l'organisation et l'interprétation des données historiques et statistiques à la lumière des expériences d'autres nations et époques. Sa visée serait d'étudier les manifestations les plus fines de la vie sociale, que l'histoire ne peut que mentionner en passant et que la statistique ne peut pas ressaisir, telles que ces expressions de la vie des Noirs que sont leur centaine de journaux, leur littérature considérable, leur musique et leur folklore, et leur vie esthétique naissante – *infine*, tous les élans et coutumes qui manifestent l'existence parmi eux d'un esprit social distinct.

La seconde grande catégorie des recherches portant sur les Noirs concerne leur environnement social particulier. Il sera difficile, comme on l'a dit, de dissocier l'étude du groupe de celle de son environnement – et pourtant, l'action du groupe et la réaction de ses entours doivent être nettement distinguées si l'on espère comprendre les problèmes des Noirs. L'étude de l'environnement peut être réalisée en même temps que celle du groupe, mais ces deux ensembles de forces doivent être appréhendés séparément.

Dans un tel champ d'investigation, il sera difficile de subdiviser l'enquête plus finement qu'en fonction du temps et de l'espace. Il faudrait chercher à isoler et à étudier les manifestations tangibles des

préjugés à l'égard des Noirs dans tous les cas possibles – en identifiant leurs effets sur le développement physique, le désir de connaissance, ou la condition morale et sociale des Noirs, et en décrivant la manière dont ils s'expriment dans la vie économique, dans les sanctions légales à l'encontre des Noirs, ainsi que dans le crime et le mépris des lois. De même, étudier l'influence de ces mêmes préjugés sur la vie et le caractère américains permettrait en retour d'expliquer les transformations autrement inexplicables qu'ont traversées ces préjugés.

Le programme de recherche ainsi esquissé est, sans aucun doute, long, difficile et coûteux, et pourtant il n'est que proportionnel [21] à la taille et à l'importance du sujet à traiter. Il faudra des décennies pour mener à bien ce programme avec un tant soit peu de succès. Et pourtant, il ne fait aucun doute que ce programme, ou un programme similaire, constitue le plus court chemin pour apporter une solution définitive aux difficultés présentes.

LES INSTANCES ADÉQUATES POUR MENER À BIEN CETTE TÂCHE

En conclusion, il ne sera pas inutile d'indiquer les instances qui semblent les mieux placées pour mener à bien un travail de cette ampleur. À n'en point douter, il y aura toujours une place pour des individus œuvrant seuls et comme ils l'entendent. Si, toutefois, nous voulons couvrir le domaine de façon systématique et dans un délai raisonnable, seuls des efforts organisés et concertés se révéleront profitables. Or, les moyens, les compétences et l'expérience nécessaires à un tel travail ne peuvent être fournis que par deux instances : le gouvernement et l'université.

Pour des enquêtes simples et précises, menées périodiquement sur une large échelle, nous devrions nous appuyer sur le gouvernement fédéral et les gouvernements des États. Le recensement décennal, organisé selon les règles de la fonction publique, devrait constituer la démarche unifiée la plus importante pour le recueil d'informations

générales sur les Noirs. Si, toutefois, le Congrès actuel ne peut être incité à organiser un bureau de recensement agissant effectivement selon les règles de la fonction publique et conformément aux conseils des meilleurs experts, nous devrons encore, pendant de nombreuses années, dépendre de méthodes de mesure maladroites et ignorantes dans des domaines exigeant au contraire de la précision et une formation technique spécifique. Les différents bureaux nationaux et les gouvernements des États seraient également susceptibles d'étudier certains aspects de la question noire sur de vastes étendues. Les précieuses statistiques sur l'éducation recueillies par le Commissaire [à l'éducation des États-Unis William Torrey] Harris⁹ et la série d'études économiques que vient d'instituer le Bureau of Labor (Bureau du travail) en sont des exemples frappants.

Dans l'ensemble, on peut considérer comme axiomatique la proposition selon laquelle l'activité gouvernementale doit, en ce qui concerne l'étude des problèmes des Noirs, se limiter [22] principalement à l'établissement de faits simples couvrant un large champ. En ce qui concerne les aspects plus complexes de ces problèmes sociaux, où le *desideratum* tient à une étude intensive menée en accord avec les meilleures méthodes par des esprits adéquatement formés, la seule instance compétente est l'université. En effet, l'université américaine ne saurait mieux remercier ses bienfaiteurs de leur générosité peu commune qu'en mettant à la disposition de la nation un corpus de connaissances vraies à la lumière desquelles celle-ci pourra résoudre certains de ses problèmes sociaux les plus épineux.

Il est tout à l'honneur de l'Université de Pennsylvanie d'avoir été la première à reconnaître son devoir à cet égard et d'avoir tenté, dans la mesure où ses moyens restreints et les circonstances le lui permettaient, d'étudier les problèmes des Noirs dans une région bien délimitée. Ce travail doit être étendu à d'autres groupes, et réalisé plus systématiquement; et c'est là, me semble-t-il, que s'ouvre une opportunité pour les universités noires du Sud. Nous entendons aujourd'hui beaucoup parler de l'éducation supérieure des Noirs. Et pourtant, tous les

commentateurs de bonne foi reconnaissent qu'il n'existe pas actuellement, là où la population noire est la plus importante, une seule institution de premier rang adéquatement pourvue et dédiée à l'éducation supérieure des Noirs. Pas plus de trois institutions d'éducation supérieures noires dans le Sud méritent même le nom d'*universités*¹⁰. Or, qu'est-ce qu'une université sinon un vaste établissement d'enseignement et de recherche destiné à l'étude d'un ensemble particulier de problèmes particulièrement déroutants ? Et quel organisme serait plus efficace ou plus approprié pour centraliser les efforts scientifiques déjà menés dans les grandes universités du Nord et de l'Est qu'une institution sise là où ces problèmes sociaux sont les plus prégnants, et dont on ferait le foyer de recherches historiques et statistiques minutieuses¹¹ ? Il ne fait aucun doute que le premier jalon authentique vers la résolution de la question noire sera la création d'une université noire qui ne soit pas seulement un établissement d'enseignement mais aussi un centre de recherche sociologique, en étroite collaboration avec Harvard, Columbia, Johns Hopkins et l'Université de Pennsylvanie.

C'est dans cette direction que s'orientent les congrès de Tuskegee [sic] et de Hampton, et les prémisses d'une entreprise de ce genre ont [23] déjà été inaugurées à l'Université d'Atlanta¹². En 1896, cette université est entrée en contact avec une centaine d'hommes du Sud issus de l'enseignement supérieur et leur a présenté un plan d'enquête systématique au sujet de certains problèmes de la vie urbaine des Noirs tels que la condition des familles, les logements, les loyers, la propriété immobilière, les professions, les revenus, les taux de morbidité et de mortalité. Chaque enquêteur s'est engagé dans l'étude d'un ou plusieurs petits groupes, et c'est ainsi que cinquante-neuf groupes totalisant quelque 5 000 personnes dans diverses parties du pays ont été étudiés. Les résultats ont ensuite été publiés par le Bureau du travail¹³. Ce travail purement scientifique, visant uniquement à l'identification fidèle des conditions en présence, signe le début d'une nouvelle ère dans la manière dont nous concevons le rôle des universités noires – et il faut assurément espérer que l'Université d'Atlanta puisse poursuivre ce travail comme elle se propose de le faire.

Au moment de conclure ce texte consacré aux problèmes des Noirs, il faut souligner à nouveau la nécessité de rappeler continûment les chercheurs à la visée de toute science face à l'agitation et aux sentiments intenses qui rendent confuse la discussion de cette question sociale brûlante. Nous vivons à une époque où, malgré les brillantes réalisations d'un siècle remarquable, les travaux scientifiques sont souvent critiqués avec désinvolture; où celui qui cherche la vérité est trop souvent dépeint comme dépourvu de sympathie pour autrui et comme indifférent aux idéaux humains. Malgré toute notre culture, nous sommes encore enclins à moquer l'héroïsme qui préside au travail de laboratoire et à applaudir la morgue qui anime le combat de rue. En une période telle que la nôtre, ceux qui tiennent réellement à l'humanité ne peuvent qu'exalter les idéaux purs de la science, souligner sans cesse que seule l'étude d'un problème peut conduire à sa résolution, et affirmer qu'il n'est d'autre lâche sur terre que celui qui craint le savoir.

BIBLIOGRAPHIE

- ANONYME (1897), «Condition of the Negro in Various Cities», *Bulletin of the United States Department of Labor*, 10 (II), p. 257-369.
- DONOGHUE John (2013), «Indentured Servitude in the 17th Century English Atlantic. A Brief Survey of the Literature», *History Compass*, 11 (10), p. 893-902.
- DU BOIS William Edward Burghardt (1897), «A Program for a Sociological Society», *W. E. B. Du Bois Papers*, MS 312, Amherst, Université du Massachusetts.
- DU BOIS William Edward Burghardt (dir.) (1898), *Some Efforts of American Negroes for Their Own Social Betterment. Report of an Investigation under the Direction of Atlanta University; Together with the Proceedings of the Third Conference for the Study of the Negro Problems*, Held at Atlanta University, May 25-26, 1898, Atlanta, Atlanta University Press.
- DU BOIS William Edward Burghardt (1903), «The Laboratory in Sociology at Atlanta University», *The Annals of the American Academy of Political and Social Science*, 21(3), p. 502-503.
- DU BOIS William Edward Burghardt (1904), «The Atlanta Conferences», *The Voice of the Negro. An Illustrated Monthly Magazine*, 3(1), p. 85-90.
- DU BOIS William Edward Burghardt (2019 [1899]), *Les Noirs de Philadelphie, une étude sociale*, suivi de : *Enquête spéciale sur les Noirs employés dans le service domestique dans le 7^e district*, par Isabel Eaton, trad., éd. et intro. par Nicolas Martin-Breteau, Paris, La Découverte.
- HOFFMAN Frederick L. (1896), *Race traits and tendencies of the American Negro*, New York, Macmillan.
- INGLE Edward (1893), *The Negro in the District of Columbia*, Baltimore, John Hopkins Press.
- JOHNSTON James S. (2013), «Rival Readings of Hegel at the Fin de Siècle. The Case of William Torrey Harris and John Dewey», *History of Education*, 42(4), p. 423-443.
- LANDERS Jane (1999), *Black Society in Spanish Florida*, Urbana, University of Illinois Press.
- ZIMMERMAN Kenneth (1985), «William Torrey Harris. Forgotten Man in American Education», *Journal of Thought*, 20 (2), p. 76-89.

NOTES

1 [NdE. : Ce texte est la traduction de l'article de W. E. Burghardt Du Bois, 1898, « The Study of the Negro Problems », *The Annals of the American Academy of Political and Social Science*, 11, p. 1-23. Traduction de l'anglais au français et édition des notes (hormis la note 6) par Pierre-Nicolas Oberhauser].

2 [NdT. : On peut rapprocher ce passage des affirmations de Du Bois dans un texte rédigé une année auparavant en vue d'une intervention devant le *First Sociological Club* d'Atlanta – « organisation de recherche et de bienfaisance » comptant vingt membres à sa création et visant, selon ses statuts, à « améliorer par tous les moyens utiles la condition sociale des personnes de couleur de cette région [d'Atlanta] », et en particulier « la vie domestique des pauvres » (reproduit in Du Bois, 1898 : 30, 41). Du Bois y formule en effet les mêmes espoirs au sujet des apports potentiels de la sociologie, et les mêmes réserves par rapport au statut épistémologique auquel elle sera susceptible d'accéder : « Beaucoup d'hommes éminents insistent encore sur le fait que cette masse de faits partiellement digérés (*this mass of partially digested facts*) ne peut être gratifiée du nom de science – et en effet, si l'on entend par science un corpus de connaissances (*a body of knowledge*) incorporant des lois établies de manière définitive et des faits systématisés avec précaution, alors la sociologie n'est pas encore une science et pourrait ne jamais

en devenir une. Mais si l'on entend plutôt par sociologie un champ d'investigation vaste et fructueux quant aux phénomènes mystérieux de l'action humaine, qui a offert la preuve que s'y appliquent dans une certaine mesure des lois scientifiques et promet beaucoup pour le futur – si un tel travail mérite, comme le pensent beaucoup, le nom de science, alors la sociologie a sa place parmi les plus grandes sciences. » (Du Bois, 1897 : 3-4).]

3 [NdT. : Il faut bien comprendre le point de Du Bois. Il veut faire valoir que l'étude de la population noire américaine se donne – en plus de son intérêt intrinsèque – comme un cas particulièrement propice à la formulation de connaissances sociologiques générales. Du Bois reprend et développe cet argument dans un texte légèrement postérieur : « En raison de la couleur de peau de ses membres et des préjugés qui s'y attachent, le groupe [formé par les Noirs américains] est isolé ; en raison de tout ce qui l'incite au changement, les transformations qui s'y manifestent sont rapides et kaléidoscopiques ; en raison de l'environnement particulier dans lequel il évolue, l'action et la réaction des forces sociales sont visibles et peuvent être mesurées avec plus de facilité qu'il n'est habituel. [...] [A]u lieu de s'attaquer vainement aux problèmes relatifs aux relations sociales en prenant pour objet tous les hommes et tous les peuples de toutes les époques, pourquoi, au nom du bon sens, ne vient-il pas à

l'esprit des sociologues américains que leur temps et leur travail seraient infiniment mieux investis pour le progrès scientifique réel s'ils étaient consacrés à l'étude de ce seul groupe de personnes présentant un développement rapide?» (Du Bois, 1904: 86).]

4 [NdT.: On se rappellera que l'«*indenture*» était une forme de contrat par lequel un individu s'engageait à travailler durant un certain nombre d'années sans rétribution en échange d'un transport vers les colonies et, parfois, d'une propriété foncière une fois le contrat achevé. L'«*engagisme*» ayant constitué l'équivalent de l'«*indenture*» dans les colonies françaises, il me paraît adéquat de traduire «*indented servants*» par «*engagés*». On peut cependant choisir de rendre cette expression par «*serveurs sous contrat*», comme le fait Nicolas Martin-Breteau dans sa récente traduction de *The Philadelphia Negro* (Du Bois, 1899/2019). Pour un premier aperçu de la (vaste) littérature consacrée à l'«*indenture*», voir Donoghue (2013).]

5 [NdT.: Des années 1730 – voire avant – à la reddition du territoire aux États-Unis en 1821, la Floride espagnole a pu servir de refuge aux esclaves qui parvenaient à s'enfuir des États du Sud. Sur ce point, voir Landers (1999).]

6 L'établissement d'une bibliographie des travaux consacrés aux Noirs américains est une tâche qu'il serait

fort nécessaire d'entreprendre. La littérature existante peut être résumée brièvement comme suit. En ce qui concerne les recherches historiques, il existe des études générales sur les Noirs telles que le *History of the Negro Race in America* de [George W.] Williams, ainsi que les études de [Henry] Wilson, [William] Goodell, [William O.] Blake, [Esther] Copley, [Horace] Greeley et [Thomas R. R.] Cobb sur l'esclavage. On pourra également se reporter au traitement de ce sujet dans les histoires générales de [Hubert H.] Bancroft et de [Hermann] Von Holst, entre autres. Nous disposons également de brèves histoires spécifiques de l'institution de l'esclavage dans le Massachusetts, le Connecticut, l'État de New York, le New Jersey, en Pennsylvanie, dans le District de Columbia, le Maryland et en Caroline du Nord. Le commerce des esclaves a été étudié par [Thomas] Clarkson, [Thomas F.] Buxton, [Anthony] Benezet, [Henry Ch.] Carey, entre autres. Mademoiselle [Marion G.] McDougall a rédigé une monographie sur les esclaves fugitifs. Sur le plan juridique, les Codes des esclaves ont été synthétisés par [John C.] Hurd, [George M.] Stroud, [Jacob D.] Wheeler, [William] Goodell et [Thomas R. R.] Cobb. Les aspects économiques du système esclavagiste ont été brillamment dépeints par [John E.] Cairnes. Enfin, une grande quantité de matériel montrant le développement de l'opinion anti-esclavagiste est disponible. En ce qui concerne les données statistiques et sociologiques, le gouvernement des États-Unis a recueilli beaucoup

d'informations dans les recensements et rapports du *Census Bureau*; les enquêtes du Congrès, ainsi que celles des administrations et sociétés à l'échelle des États, s'y sont ajoutées. En outre, nous disposons des études statistiques de [James D.B.] DeBow, [Hinton R.] Helper, [Henry] Gannett et [Frederick L.] Hoffman, des observations de [Frederick L.] Olmsted et de [Frances A.] Kemble, ainsi que des études et interprétations de [William] Chambers, [Charles H.] Otken, [Philip A.] Bruce, [George W.] Cable, [Timothy T.] Fortune, [Jeffrey R.] Brackett, [Edward] Ingle et [Albion W.] Tourgée. Certains chercheurs étrangers, depuis [Alexis] de Tocqueville et [Harriet] Martineau jusqu'à [Ernst von] Halle et [James] Bryce, se sont penchés sur le sujet. On peut aussi noter quelques efforts pour compiler le folklore et la musique des Noirs américains, et étudier leur dialecte. Certaines données anthropologiques ont aussi été recueillies. Il existe en sus une masse de littérature parue dans des périodiques, de qualité très variable, qui fourmille d'opinions, d'observations, d'expériences personnelles et de discussions.

7 [NdT. : Dans la version commentée du texte de Du Bois déposée sur la plateforme qu'il anime, le politiste Robert W. Williams donne la source de cette citation : elle provient d'un ouvrage intitulé *The Negro in the District of Columbia*, publié en 1893 à Baltimore et rédigé par Edward Ingle (voir l'article commenté disponible à l'adresse suivante : www.webdubois.org/dbStudyofnprob.html).

org/dbStudyofnprob.html, consulté le 15 novembre 2022). On aura relevé que Du Bois mentionne Ingle dans la note précédente.]

8 [NdT. : Robert W. Williams indique que Du Bois se réfère sans doute implicitement ici à un ouvrage de Frederick L. Hoffman intitulé *Race Traits and Tendencies of the American Negro*, paru en 1896 (voir le commentaire de Williams à l'adresse suivante : www.webdubois.org/dbStudyofnprob.html, consulté le 15 novembre 2022).]

9 [NdT. : William T. Harris (1835-1909) avait été nommé à la tête du Bureau of Education en 1889, et le resterait jusqu'en 1906. Hégélien résolu, membre central de la St. Louis Philosophical Society et fondateur en 1867 du *Journal of Speculative Philosophy*, Harris pouvait par ailleurs apparaître à la fin du XIX^e siècle comme le grand philosophe américain de l'éducation. Sur Harris, voir Zimmerman (1985), Johnston (2013).]

10 [NdT. : Du Bois pense très probablement ici à l'Université d'Atlanta (Géorgie), à la Fisk University (Tennessee) et à la Howard University (Washington, D.C.).]

11 [NdT. : On peut rapporter cette phrase à un passage issu d'un texte rédigé peu après par Du Bois, qui permet d'en saisir la pleine portée. Le passage en question concerne l'Université d'Atlanta et ce qui en fait une institution privilégiée pour l'étude (sociologique) des « problèmes des

Noirs»: «L'Université d'Atlanta est située à quelques kilomètres du centre géographique de la population noire de la nation, et elle est donc proche du centre de cet agrégat de problèmes humains qui entourent les Noirs américains. Cette institution, qui constitue en elle-même un “problème des Noirs” et qui forme des étudiants dont la vie sera nécessairement un facteur supplémentaire de ce même problème, ne peut logiquement échapper à l'étude et à l'enseignement de certaines choses liées à cette masse de questions sociales. Et ces choses ne peuvent pas être toutes réduites à l'histoire et à l'éthique – la plus grande part d'entre elles relève logiquement de la sociologie. » (Du Bois, 1903: 161).]

12 [NdT.: Du Bois fait ici référence aux Tuskegee Negro Farmers' Conferences,

aux Hampton Negro Conferences et évidemment aux Atlanta Conferences for the Study of the Negro Problems. Sur ce point, voir la présentation du texte.]

13 [NdT.: Le rapport en question était paru en mai 1897 sous le titre de «Condition of the Negro in Various Cities» dans le *Bulletin of the Department of Labor*. Il n'est pas directement attribué à ses auteurs, mais résulte de la collaboration entre une série d'acteurs dont il est pour la plupart question dans la présentation du texte: le pasteur Joseph E. Smith (1805?-1844?), l'avocat et activiste Butler R. Wilson (1861-1939), Richard R. R. Wright Sr., George G. Bradford, et Carroll D. Wright (Anonyme, 1897).]